

# UN SACRÉ SANS CONTENU

## CONFLIT ENTRE ANALYSE ET INTUITION

L'homme recherche le sacré pour échapper à sa finitude. Or, le sentiment de la finitude, c'est celui de la mort. Et la conviction que nous sommes condamnés à mourir relève de la raison et non de l'intuition. En effet, la mort n'existe pas dans notre sensation intérieure. Elle découle d'une analyse de notre condition qui nous fait déduire rationnellement notre mortalité. C'est le conflit entre cette conviction rationnelle et le sentiment intuitif de notre immortalité qui génère cette révolte face à l'irruption de la mort.

Le profane, c'est l'utilitaire et le banal, c'est-à-dire l'approche rationnelle, propre à l'analyse. Le sacré, c'est l'inaccessible, l'intouchable. Mais qu'est-ce qui ne peut atteindre le sacré ? la raison qui s'épuise à en traduire le sens. Le sacré occupe ainsi le terrain de l'intuition, irréductible à la raison.

Le sacré et le profane, dans les civilisations traditionnelles, découpent le monde extérieur. Ce découpage est une projection sur l'extérieur de la dichotomie intérieure entre l'approche intuitive et l'approche analytique.

La profanation d'un temple par quelque badaud qui pose les pieds sur le territoire interdit, c'est l'horreur d'une

raison dont la banalité sacrilège dénie l'expérience indicible. Nous ressentons ainsi la mort : une raison extérieure, froide dans sa nécessité, qui piétine l'expérience intérieure au point de supprimer le sujet vivant. La mort profane la vie comme la brute marche sur le mandala. Le cadavre, c'est le sujet devenu objet, c'est l'expérience singulière rattrapée par les lois générales de la matière, c'est le triomphe de la logique analytique sur le sentiment ineffable et intuitif d'exister.

Ce conflit entre intuition et analyse, propre à chaque individu, a été élevé au rang du collectif par les sociétés traditionnelles afin de proposer, par la culture, une solution, spécifique à chacune d'entre elles.

Notre société, par contre, qui valorise l'individu, lui laisse, sous prétexte de liberté, solutionner seul une difficulté qu'elle ne prend plus en charge. À échelle mondiale, tout est désacralisé. À échelle individuelle, chacun porte son fardeau.

## CROYANCE ET FOI

Tout commence dans l'existence par un rapport de confiance. C'est parce que l'enfant a foi dans ses parents qu'il apprend à parler. La parole le dote ensuite d'un appareil critique. Il peut alors analyser les comportements de ses parents et perdre sa confiance. Ce qui ruine la foi est toujours une expérience seconde, rendue possible parce que nous avons d'abord eu la foi.

La foi est une confiance, c'est-à-dire une adhésion intuitive. La croyance est une adhésion seconde à des

formes extérieures. J'ai confiance en mes parents. Je crois à l'existence du Père-Noël. La foi est un mouvement vers un ineffable (visage, sourire), la croyance, l'adoption de formes (le Père Noël).

L'enfant ne distingue pas foi et croyance. En même temps qu'il adhère au regard de sa mère, il croit ce qu'elle dit. Ses adhésions et ses adoptions se confondent. Plus tard, lorsque notre capacité d'analyse peut nous faire perdre nos croyances, cette confusion peut emporter également notre foi.

## QUATRE TYPOLOGIES

Cédons maintenant au plaisir d'une schématisation caricaturale. Nous pourrions classifier l'être humain en quatre types, selon les persistances ou non de la foi et de la croyance.

Celui qui a gardé foi et croyance sera un religieux adhérent à un dogme. Celui qui n'a ni foi ni croyance, un athée désespéré. Celui qui n'a plus de foi mais vit dans les croyances, un paranoïaque. Enfin, l'homme de foi sans croyance, un mystique sans dieu, un poète, un homme à la recherche du Réel.

Toujours dans ce même schéma et dans l'ordre, nous aurions alors le religieux (foi plus croyance), le consommateur (ni foi ni croyance), l'homme politique traditionnel (croyance sans foi) et le décroissant (foi sans croyance).

Nous pourrions préciser que la foi de l'homme religieux est peut-être vacillante puisqu'il a besoin du support d'une croyance, que le consommateur croit, d'une certaine façon,

en ses pulsions, mais qu'il s'agit peut-être de la croyance la moins élaborée qui soit, que l'homme politique traditionnel, sans foi, est un homme sans intuition, qui gouverne donc sans direction, et, enfin, que le décroissant, qui a confiance dans le vivant et dans l'humain, est à la recherche de croyances pour élaborer une utopie qui débouche sur des propositions concrètes.

## LE MYSTERIEUX ET LE CACHÉ

De même que nous confondons foi et croyance, nous confondons mystère et dissimulation.

Le mystère est visible. Nous l'avons sous les yeux. C'est la spontanéité de l'être, la beauté du monde. Le mode d'appréhension du mystère est intuitif et relationnel. Mais si nous considérons le mystère comme une énigme, alors, au lieu d'avoir une relation avec lui, nous chercherons à le décoder.

Ce qui est codé est dissimulé et peut se dévoiler. C'est la vocation de la science de débusquer des mécanismes cachés. Mais, de dévoilement en dévoilement, la science surfe sur la surface des phénomènes sans jamais atteindre le noyau de l'être.

L'appréhension du mystère relève de l'intuition, alors que le décodage relève de l'analyse. Confondre le mystère et le caché, c'est confondre l'intuition et l'analyse, le sacré et le profane. Cette confusion est évidemment une profanation. Elle réduit le cosmos à une énigme policière, la spiritualité à une curiosité, la recherche du bonheur à l'excitation de l'enquête, la nature à un langage, la vie à un mécanisme, l'exploration du Réel à un acte touristique.

Le mystère résiste à toute analyse. Il apparaît comme impénétrable. Cette inviolabilité pourrait suffire à le définir. Il est pudique dans la mesure où il se montre sans se livrer. L'inviolabilité du mystère est telle qu'il peut se présenter à nous sans attentat à la pudeur. La nature se montre nue et ne nous choque pas.

Le respect de la nature et de la vie, prônée dans les mouvements décroissants, c'est le respect des formes qui permettent l'expression du mystère, c'est le refus de profaner les temples laïques qui représentent l'insondable, comme la nature ou l'art.

Tant que le mystère sera considéré comme dissimulé, enfoui, il y aura négation de sa capacité à être à la fois offert et insondable. L'irrespect du mystère, tout comme l'irrespect d'autrui, procède de l'impudeur.

## LA SCIENCE CONFOND LE MYSTÈRE ET LE CACHÉ

La science enquête sur le mystère comme s'il était caché. En recherchant des lois générales et des mécanismes universels, elle cherche à débusquer du langage derrière la jungle des phénomènes particuliers. Ainsi dévoilée, la nature cesserait d'être mystérieuse. La science nous délivrerait des phénomènes superficiels pour nous offrir leur véritable essence.

## LA SCIENCE MYTHE DE L'ESSENCE

L'une des croyances diffusée par une certaine vulgarisation du discours scientifique est que la science progresse, ainsi, du superficiel au profond.

Or, l'électricité n'est pas plus profonde que l'orage, les molécules pas plus essentielles que les arbres. Le rouge n'est pas plus réellement une longueur d'onde qu'une impression sensible.

L'animiste qui perçoit une intention dans l'orage n'est en rien détrompé par l'explication scientifique : les deux ne se rencontrent pas. De la même manière, la décomposition en causalités chimiques de ma pensée n'en enlève pas l'intentionnalité. Je ne prétends pas que l'orage est un dieu vivant, mais que le phénomène de l'orage, relié par des interdépendances sans fin jusqu'à l'ensemble du cosmos, échappe à l'analyse ultime et qu'une appréhension poétique du phénomène est aussi signifiante que sa froide décomposition.

Une autre croyance véhiculée par la médiatisation de la science revient à penser que l'échelle de l'infiniment petit serait plus proche de la vérité que l'échelle humaine. Cette confusion entre le petit et l'intime se révèle dans cette expression souvent utilisée : « La science pénètre l'intimité de la matière ». Métaphoriquement, la matière est décrite comme une personne chez qui la vérité ne se dévoile que dans l'intimité.

De la même façon, il y a confusion entre le passé et l'origine.

Tout d'abord, la cause précède l'effet. Ainsi, la cause paraît plus essentielle que l'effet. La terminologie en témoigne. L'effet ne serait qu'une conséquence phénoménale, la cause une explication signifiante. En vérité, il n'y a que simple enchaînement d'événements. Le

coup de pied dans le ballon n'est pas plus important que le vol du ballon vers le but. Et si la cause de ma mort est une tuile tombée d'un toit, l'effet, qui est ma disparition, est peut-être plus essentielle que la chute d'une tuile insignifiante. Mais cette importance donnée à la cause nous incline vers une valorisation du passé. Plus nous remontons dans le temps, plus nous nous rapprocherions de l'essence. Cette essence est identifiée comme l'origine, dissimulée dans des temps immémoriaux.

Or, l'origine est un terme métaphysique que l'on peut appréhender en dehors de toute idée temporelle.

## CONCLUSION SUR LA SCIENCE

La science est présentée ainsi comme un outil de dévoilement des valeurs, alors que son efficacité provient justement de son renoncement à s'occuper des valeurs.

Malgré la complexité croissante des descriptions scientifiques, persiste encore l'idée que la science débroussaille la complexité du réel pour dégager la lumineuse simplicité qui s'y dissimule.

Tout se passe comme si les scientifiques, dans leurs désirs de théories unifiées (unifier par exemple la physique quantique avec la relativité), rêvent de revenir à l'intuition, parce qu'une théorie facile à comprendre s'appréhende de manière intuitive.

La science qui veut dévoiler l'intime, révéler l'essentiel, dégager la simplicité, reconstruire le réel par la technique, revenir à l'intuition, est revendiquée comme pouvant

atteindre le sacré avec les moyens du profane. Par la recherche d'une théorie unificatrice qui supprime la dualité du monde, la science aurait comme fonction, imaginaire, d'en finir avec le sacré, de le profaner définitivement.

Alors qu'en fait, la science, en démontant de faux mystères, isole et précise le vrai mystère. Elle permet un travail de distinction.

Nier les limites, dans le cadre de la croissance sans fin, c'est appliquer abusivement l'infini au profane. L'infini n'est plus dans l'inaccessible de l'intuition mais dans la démesure, la puissance sans bornes, le productivisme sans réserve.

Nous constatons que la confusion entre le mystère et le caché entraîne la destruction des supports du mystère. La nature s'effondre en même temps que la culture. Et s'il ne subsiste un jour que les astres inaccessibles, le projet de « Conquête de l'Espace » énonce clairement la manière guerrière d'en appréhender la beauté.

## UN SACRÉ SANS DOGME

Nous avons admis que le contenu du sacré reste inaccessible par nature à toute analyse. Nous constatons alors que, lorsque la décroissance défend les vertus de l'inutile, de la lenteur, de la contemplation et du silence, elle ne propose pas de contenu au sacré, par opposition aux civilisations traditionnelles ou aux divers dogmes religieux. Quelles sont les fonctions de l'inutile, de la lenteur, de la



contemplation et du silence ? de préserver la dimension intuitive de l'individu. Comment alors concevoir une conception du sacré lorsqu'on ne veut plus s'engager, pour éviter tout credo, à proposer un contenu ? Un début de réponse pourrait être la reconnaissance de notre ignorance irréductible.

Le concept du mystère, sans connotation dogmatique, pourrait représenter ce qui résiste à l'analyse mais peut, en même temps, être appréhendé sous forme sensible et relationnelle.

Il ne s'agirait pas de défendre le mystère lui-même, qui est sans forme et par nature indestructible, mais, d'une part, de protéger les conditions qui permettent de l'appréhender au niveau individuel (le silence, le temps, le respect), et d'autre part de préserver ce qui en permet l'expression (la nature, le vivant, l'humain, l'art).

Il y aurait ainsi un sacré de l'ignorance qui serait une reconnaissance des limites du savoir, de l'impénétrabilité du mystère, et finalement d'une pudeur fondamentale comme essence du monde.

Pour la décroissance, le retour au sacré pourrait être, en accord avec sa vocation pour la mesure, la reconnaissance d'une limite au savoir.

La décroissance pourrait envisager alors la revendication de la relation comme mode d'approche du Réel. Restaurer la relation entre l'homme et l'homme, l'homme et la nature, l'homme et le vivant, l'homme et le Réel, exige des qualités de respect et de pudeur. Il y a du sacré dans toute relation véritable.

Si le sacré est une constante anthropologique, c'est bien parce que l'homme est avant tout un être intuitif et relationnel.

*Jean-Luc Coudray*